

qui vive? de la sentinelle apostée leur annonça du nouveau.

C'était un des soldats du major qui arrivait avec un ordre du chef de l'expédition.

—Eh bien ! a-t-on forcé la bête dans son antre ? demanda l'officier du camp.

—Nous tenons la louve, en attendant la capture du loup, répondit en riant le soldat.

—Belle prise, une femme ! Combien avez-vous perdu d'hommes ? ricana l'officier.

—Ne riez pas, car c'est une rude femme.

—Bah ! est-ce qu'elle aurait opposé une résistance sérieuse ?

—Non ; toute la nichée a été surprise et enveloppée ; sans cela, retranchée dans sa bauge, elle était bien capable de découdre quelques-uns des nôtres.

—Mais c'est donc une famille d'enragés que ces Du Cantel ?

—Ils sont terribles. Quelle femme ! mon officier. Ah ! elle a été vraiment crâne. Songez donc. Le major de Vieupont voulait la forcer à nous révéler l'asile de son mari. Ordres, promesses, menaces, tortures, rien n'y a fait. Le major tortillait sa moustache, et vous savez que c'est mauvais signe, car cela annonce ses colères blanches qui sont épouvantables.

—Bon ! disions-nous, elle va recevoir son compte, mais nous ne saurons rien.

—Alors, un de nos camarades qui aime à rire, a eu une idée triomphante. C'est Trublot, dit *Francjeu*, parce qu'il a toujours les dés à la main et qu'il triche sans cesse, c'est Trublot, dis-je, qui s'est chargé de délier la langue de la prisonnière. Il est féroce, ce *Francjeu*. La Du Cantel portait dans ses bras un petit enfant, gros comme mon poing, mais joli comme un amour. Fièvre, arrogante, l'œil haut, défiant le major, elle serrait contre son cœur le mioche qu'elle enveloppait de ses deux bras, comme pour le protéger ou s'en faire un rempart.

—Bon ! voilà le côté sensible ! se dit *Francjeu*.

—Avec l'autorisation du major, il s'empare du moutard, tire son sabre et menace de pourfendre l'enfant si la mère ne dégoise pas le secret de l'asile de son mari. Ah ! il fallait la voir, la lionne ! J'ai eu peur un moment qu'elle ne bondit sur Trublot et ne l'étranglât de ses mains crispées. Quelle fureur dans ses yeux ! Quel bouleversement horrible sur son visage ! c'était réellement bien amusant. Elle a jugé alors à propos de se trouver mal, puis de fondre en larmes et elle a fait vibrer les co des des supplications. Va-t'en voir s'il vient, Jean ! Le major était comme un roc et *Francjeu* levait déjà le bras pour couper en deux le nourrisson qui geignait, lorsque la mère s'est mise à invoquer Dieu et le paradis, en refusant obstinément de répondre pour sauver sa progéniture. Mais il y avait là une fourmilière de femmes, de vieillards, d'enfants qui se sont mis à beugler que les oreilles en étaient étourdies.

—Meurtre inutile ! dit alors un sergent, et ces brailards, par leurs cris, vont avertir le Du Cantel, s'il revient par ici. Il vaudrait mieux, major, faire conduire à Rouen toute cette racaille, et tendre ici une embuscade.

La bête reviendra au gîte cette nuit, vous pouvez en être sûr.

—Tu as raison, dit le major à l'anspessado. Allons, tout de suite : un homme qui aille chercher le détachement laissé à la lisière du bois, pour qu'il nous débarasse de cette vermine !

L'officier à qui ce soldat venait de faire ce récit fit la grimace.

Le rôle qu'on lui imposait n'était guère brillant.

Il avait espéré coopérer à la prise du redoutable héros de Malaunay, et revenir à Rouen fier et triomphant, en faisant admirer aux belles Normandes penchées aux fenêtres sur son passage, sa belle prestance et ses airs glorieux.

Tandis qu'il allait marcher en tête d'une troupe pitteuse, amenant pour tout trophée, entre deux haies, des malheureux vieillards gémissant, des femmes en pleurs et des enfants piaillant, appelant leur mère et criant famine.

Quelle entrée martiale !

Il était furieux, notre lieutenant.

Ce ne fut pas sans manifester sa mauvaise humeur qu'il reçut des mains du major tous les malheureux que Du Cantel avait réunis autour de lui et qu'il avait promis de protéger.

Le voyage de Malaunay à Rouen fut lamentable. Les pauvres prisonniers mouraient la plupart littéralement de faim, quelques-uns expirèrent de fatigue et d'inanition au bord de la route.

On connaissait à Rouen l'expédition du major de Vieupont ; le bruit des exploits de Du Cantel s'était répandu dans la ville et y avait augmenté l'agitation déjà excitée par les récents décrets fiscaux.

La foule s'était portée du côté de Malaunay, attendant la rentrée des soldats. L'attitude de toute cette population était loin d'être favorable aux troupes de la gabelle. Une sourde colère se lisait sur tous les visages. On échangeait à voix basse des mots de rage et de protestation ; chacun se communiquait les douloureuses pensées que lui suggérait l'iniquité du gouvernement. Il y avait un ferment de révolte au fond de tous ces cœurs. Et sur ces mornes visages, dans ces regards farouches, dans ce murmure de voix menaçantes on sentait comme une révolution.

Vers sept heures du soir, ceux qui s'étaient le plus avancés hors des murs de Rouen, aperçurent la tête de la colonne qui conduisait les malheureuses familles des suppliciés, au milieu desquelles s'avancait, la tête haute, l'œil ferme, le front pâle, la vaillante femme de Du Cantel.

Un saisissement étrange s'empara des curieux et se transmit, de proche en proche, à toute la population rouennaise rangée le long de la route et dans les rues que devait traverser le cortège. Ce fut avec un profond étonnement, mêlé de pitié et d'indignation, que l'on contempla les singuliers prisonniers qu'amenait la troupe du roi.

Puis ce sentiment se fit jour avec une violence spontanée, et un cri d'horreur s'échappa de toutes les poitrines.

Ces signes de réprobation étaient si grands, le mépris